

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 18

Artikel: Rions, donc !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

TAVERNIER CHEZ LE SULTAN

LES événements qui se passent en Turquie nous ont fait ressouvenir que Tavernier, baron d'Aubonne, séjourna à peu près une année à Constantinople, au milieu du XVII^e siècle, et qu'il décrivit en détail le palais du sultan dans sa *Nouvelle relation de l'intérieur du sérail du Grand-Seigneur*.

« J'ai vu du sérail, dit-il, tout ce qu'un étranger en saurait voir, et je l'ai vu plusieurs fois en divers voyages, ayant considéré à loisir les deux premières cours, le divan et la salle d'audience, sans y avoir pu remarquer de grandes beautés. Il y a, je l'avoue, quantité de marbre et de porphyre dans tous les appartements ; mais tous ces appartements sont très confus, tout y est irrégulier, la plupart des chambres ne reçoivent que peu de jour et n'ont pour tout ornement que d'assez riches tapis qui en couvrent le plancher et des carreaux de brocard, d'or et d'argent, dont quelques-uns sont relevés d'une broderie de perles. Mais au fond et à prendre les choses en général, si les murs et les tours qui font l'enclos du sérail ressemblent plus à une affreuse prison qu'à une maison royale, les appartements qui le composent n'ont point aussi cette richesse et cet air riant de nos palais de France ou d'Italie, et n'offrent rien de quoi arrêter longtemps la vue d'un curieux. Tout ce qui pourrait rendre le sérail un agréable séjour est l'avantage de son assiette, et l'on ne peut en effet s'en imaginer une plus belle ; car il regarde le soleil levant et tient tout le haut et le penchant d'un tertre depuis Sainte-Sophie jusqu'au canal. Les bâtiments occupent le lieu le plus élevé et ont la vue des jardins qui sont sur la pente et des deux mers qui se viennent joindre à la pointe du sérail, d'où le grand seigneur peut voir à la fois l'Europe et l'Asie, où il établit bien avant sa domination. Mais enfin il n'y eut jamais de belle prison, et il n'y a guère de gens dans le sérail qui n'aïmassent mieux une cabane et la liberté, que d'être continuellement enfermés dans un palais sous une rude discipline... »

» On peut dire que le sérail est tout ensemble un séjour délicieux et solitaire ; mais de la manière que j'ai remarqué les choses, il est solitaire pour tous et n'est délicieux que pour un seul...

» Il y a dans le sérail de petits jardins à fleurs en divers appartements, et il ne s'y trouve rien de fort extraordinaire pour m'obliger d'en parler. Le grand jardin environne la plus grande partie du sérail... Il y a des fraises et des framboises en abondance, et l'on y voit de grands carreaux de melons et de concombres, mais beaucoup plus des derniers, dont les Levantins font leurs délices. Le plus souvent, ils les mangent sans les peler, après quoi ils vont boire un verre d'eau. Mais il faut tout dire : les concombres dans le Levant ont une bonté particulière, et, quoiqu'on les mange crus, ils ne font jamais de mal...

» Deux mille Bostangis sont destinés à la culture de ces jardins, et nonobstant cette quantité

de gens, ils n'approchent pas de la propreté ni de l'embellissement des nôtres. »

Ce que le baron d'Aubonne raconte du « Grand Seigneur » de son époque montre que le sultan détroné ces jours-ci n'était que le digne successeur de cruels tyrans :

« Quoique j'aie dit souvent que le Grand Seigneur envoie demander la tête à qui il lui plaît, on ne la coupe jamais que lorsqu'il déclare précisément qu'il veut la voir, et alors elle lui est apportée. Si c'est de loin, on en tire la cervelle et on la remplit de foin ; et j'en ai vu deux de la sorte que l'on portait dans un sac, qui étaient les têtes du bacha de Kari et du bacha d'Erzeroun. Un Bostangi qui avait eu l'ordre d'apporter ces deux têtes au grand seigneur, se trouvant las et indisposé dans un village d'Arménie où je me trouvais alors, fit demander à un de mes gens si j'avais du vin, et si je voulais bien lui en donner pour lui remettre le cœur. Je lui en envoyai incontinent dans un flacon, et m'ayant fait prier ensuite d'en venir boire avec lui, ce que je ne voulus pas lui refuser, il me fit voir, malgré moi, les têtes de ces deux bachas, pour lesquels ma curiosité n'était pas grande. »

Et dire que plusieurs des plus sanguinaires souverains de la Turquie ont été des poètes pleins de grâce et de finesse !

Sélim I^{er}, qui acquit le sceptre par un parricide et qui l'affermist entre ses mains par le supplice de sept de ses neveux et de ses deux frères, s'écrie dans un de ses poèmes :

Dieu clément, sur Sélim jette un regard propice,
Donne-lui la sagesse et l'esprit de justice !

Citons du même Sélim ce joli quatrain :

Je me dis, une nuit, que la lune était belle
Et qu'elle méritait de ma part un salut :
Je pensai donc soudain à me tourner vers elle...
Mais j'y pensais encor quand le soleil parut.

NI VU NI CONNU

LE service militaire, dont on dit tant de mal, a du bon quelquefois. A preuve la petite histoire que voici. Les héros en sont deux officiers, d'artillerie ou de... carabiniers, nous ne nous souvenons pas exactement.

Ces deux officiers étaient en habits civils et à bicyclette.

Au sortir d'un des plus beaux villages du Gros-de-Vaud, qu'ils venaient de traverser à une allure très réglementaire, ils sont soudain arrêtés par un agent de l'autorité qui leur enjoint de mettre pied à terre.

— Pardon, messieurs, dit le représentant de la loi, vous estuserez, mais je suis obligé de vous mettre à l'amende ; vous avez enco la vieille plaque, celle de l'année passée.

— Bon ! voilà une jolie affaire, fait à son voisin l'un des velocemens. Si nous avions été malins, au lieu de descendre de machine, nous aurions pédalé à toute vitesse, et le tour était joué.

— Oué, oué, joué ! Pas tant que ça. D'abo je

vous connais bien, mossieu. Vous êtes le capitaine... J'ai servi sous vos ordres en 189...

— Oh ! oh ! enchanté. Alors, s'il en est ainsi, vous connaissez aussi mon ami, il est 1^{er} lieutenant dans la même batterie — ou section (Nous disons : « batterie ou section » puisque nous ne nous souvenons plus s'il s'agit d'artilleurs ou de fantassins.) Ainsi, vous allez infliger une amende à l'un de vos officiers?...

A ces mots, le brave agent reste un moment tout interloqué :

— Diable!... diable!... c'est vrai ça ! Quelle bête d'affaire ! Tout de même, que je sois pas resté un moment de plus à la maison ; quoi ! une minute, un rien, et vous aviez juste le temps de passer... Diable!... Enfin, écoutez, messieurs, personne n'a rien vu ; filez vite... Bien sûr que je peux pourtant pas mettre à l'amende mon lieutenant !

NEB.

RIONS, DONC !

LE rire, c'est la vie même qui se déploie et se répand en torrents de joie !

C'est dans un journal norvégien le *Urd*, — oh ! dans une traduction, s'entend — que nous trouvons cette définition du rire. Il y a du vrai, beaucoup de vrai, en cela. Et ce n'est pas tout. Le journal en question continue :

« L'homme mûr, qui connaît le sérieux et les luttes de l'existence, a souvent quelque peine à secouer ses tracas, mais le besoin d'un franc rire, servant tout à la fois de diversion et de stimulant, ne s'en fait pas moins sentir chez lui.

» On ne rit pas quand on est seul. Et c'est cette privation du rire qui rend la solitude si oppressante. Le rire doit avoir un écho ; il a quelque chose de contagieux, qui se communique de l'un à l'autre. Si donc on veut essayer de le comprendre, il faut le chercher dans son élément, c'est-à-dire dans la société.

» De quoi rions-nous ? Comme l'enfant, de tout et de rien. L'humeur, ici, joue un grand rôle. Impossible d'énumérer toutes les situations et toutes les paroles propres à éveiller le rire. »

Les muscles du rire.

« Le principal agent du rire est un muscle qui, comme une corde élastique, s'étend en biais des pommettes aux coins de la bouche. Quand ce muscle s'étend, les coins de la bouche se relèvent, et dans chaque joue se forme un petit enfoncement. A ce moment, la figure est préparée au rire, mais ne rit encore qu'à moitié. Pour que le rire soit complet, il faut que les yeux s'en mêlent. Les muscles des paupières se contractent, les sourcils s'abaissent et il se forme des rides autour des yeux. Ces mêmes muscles accentueront la différence entre le rire simulé et le vrai rire ; mais ils ne sont pas les seuls organes du rire naturel. Le larynx y contribue aussi ; et les médecins ont constaté que les muscles du larynx vibrent non seulement quand on rit aux éclats, mais même quand on sourit. Et le rire peut être tel qu'il mette en mouvement les muscles des épaules, du dos et de l'estomac. »

Un bon remède.

« Appliqué raisonnablement, le rire est un excellent remède. La science a constaté qu'il facilite la respiration, augmente la chaleur du corps et accélère la digestion; aussi, dès le temps d'Hippocrate, les médecins ont conseillé le rire comme moyen d'entretenir la bonne humeur et par là même la santé. On raconte à ce propos une singulière anecdote. Sous le règne de Louis XIII, un acteur, nommé Fioralli, faisait rire aux larmes tout Paris quand il jouait Scaramouche. Mais ce comédien, qui provoquait tant de gaieté, était lui-même profondément hypocondre. Un jour, n'y pouvant plus tenir, il alla consulter le médecin. « Allez voir Scaramouche », tel fut l'avis du docteur. — Scaramouche, répondit le malheureux patient, mais, Scaramouche, c'est moi-même. »

» De nos jours aussi, les hommes de l'art préconisent le rire comme moyen curatif. Dans les maisons de santé on cherche à distraire les malades par des représentations comiques qui les font rire. Et l'expérience a montré qu'ils s'en trouvent bien. Dans l'Inde, on extrait du chanvre un suc, le haschich, qui a la propriété de provoquer le rire. Et un médecin français a constaté qu'un extrait de seigle, mêlé à du phosphate de soude, produit le même effet. On sait aussi qu'une lumière rouge éveille d'agréables pensées.

» Il est, en tout cas, hors de doute que la bonne humeur et le rire jouent un rôle important pour notre bien-être corporel. Dans le domaine moral aussi, ils ont une influence marquée. En effet, après un bon rire, nous sommes, en général, disposés au travail et à la bienveillance envers le prochain.

» Les rayons du soleil sont indispensables aux créatures humaines. Et de même, nous l'avons vu, une saine et franche gaieté fera prospérer notre organisme. Inscrivons donc en lettres d'or le rire comme un de nos meilleurs amis et bien-faiteurs. »

Voilà ce que dit le journal norvégien; il en dit même bien plus, mais le *Conteur* est petit: il faut lui mesurer les rations.

Et maintenant, si nous nous appelions M. Josse, nous vous dirions, allez au Kursaal; c'est là, paraît-il, que le Dr Le Rire tient depuis plus de quinze jours des consultations très courues.

ON CATSIMO SU LA « REPENTANCE »

Ein avâi dâi tot du âo catsimo, lo ministre de Velâ-lê-Tchourâve, on par de catétiumène que ne compregnânt ni *hu*, ni *ota* à tot cein que couchive lau z'espliquâ. On coup, ie sê tiâve de lau dèvesâ de la *repentance*. Ie lau desâi que, quand on a fê dau mau, faut adî s'èin repeindre on bocon, qu'aprî on a la concheince bin tranquilla. Lau racontâve assebin que quand on vayâi la mort arrevâ l'êtâi lo momeint de sê repeindre à tsavon se on voliâve pas allâ tot drâi ein einfê, vè lo diâbllo, avoué on moui de croûie fenne. Po que l'è z'écouli l'ausant pe rido l'affêre dein la tita, ie lau baillive dâi z'exemplio.

— Atiudâde-vâi, que lau desâi, quand on è à demi èterti, l'è lo momeint de quie fêre? de sê re... re...

— ... peintre, que brâmant lè bouibo.

— Quand on a onna maladi quemet lo cholèra, l'è lo momeint de sê...

— Repeindre, que diant lè bouibo.

— Tot justo, mè z'ami. Et tè, David à Guston, vu vère se t'a comprâ. Se t'ira su on petit tsè, avau onna dècheinta de la mètsance que va tot drâi dein onna dèrupita epouâirausa, que ton tsevu sè mette à fotre lo camp âo dissime galop, que pào-l'êre te sarâi tiâ binstout, l'è lo momeint de quie fêre? De sê... de sê...

— De serra la mécanique, que lâi repond lo petit craset. MARC A LOUIS.

Le bon remède. — Ma mémoire s'en va, mon vieux Sami, je ne suis plus capable de me rappeler ce que j'ai entendu il y a vingt-quatre heures.

— Tire seulement de ton coffre-fort quelques billets de mille pour me les prêter, et le diable m'emporte si la mémoire ne te revient pas!

Compartment de non fumeurs. — Un voyageur, installé dans un wagon de non fumeurs, allume sans façon un gros cigare.

— Monsieur, lui demande doucement une dame assise en face de lui, est-ce que cela vous gêne si je tousse pendant que vous fumez?

LE MONSIEUR QUI SE « FICHE DE TOUT »

C'est un sceptique, direz-vous? Peut-être. En apparence, tout au moins. Son scepticisme est plus superficiel qu'il ne l'imagine lui-même. C'est un « je m'enfichisme » de snob qui croit intéresser le public en se désintéressant de tout. Littérature, beaux-arts, politique, peuh! Autant en emporte le vent. C'est un mépris facile, mais qui pose son homme, et, souvent, les plus petits d'entre eux se font gloire de le professer. Un nigaud tumultueux et échauffé à têt fait de dire, avec une moue insolente et un geste de lassitude: « La politique! ne m'en parlez pas! Ça me dégoûte. Je m'en f...iche! »

Et au ton dont il le dit, vous êtes persuadé que ce bonhomme s'imagine avoir tenu un propos des plus sensés.

Selon Georges Rodzet — c'est son nom — le mépris de la politique est un de ces sentiments délicats, précieux, qui semblent être faits tout spécialement pour les aristos de l'esprit, pour les purs intellectuels, les malins, les forts, dont l'âme ne saurait descendre aux misères communes et souillerait sa blanche hermine « au contact des compromis fâcheux et inévitables. » Ainsi, mépriser la politique, cela revient à se classer soi-même parmi ce qu'il y a de mieux.

Georges Rodzet est de l'élite, et c'est une élite qui nous accueille sans peine. On y entre comme on veut. Un peu de dédain, une ou deux moues, quelques jugements audacieux et impertinents: Un tel, c'est un faiseur. — X...? peuh! un moule! — Y...? pas pour deux sous de talent! — Z...? un fils à papa! Voilà vos hommes politiques!

Et l'on comprend que ce digne citoyen ne veuille pas se commettre avec de semblables personnalités. Il est de l'élite.

Notez que M. Rodzet n'est pas un sot. Il a même un certain esprit, mais c'est un esprit mesquin, un esprit fade. Certes, on peut n'avoir aucun goût pour les luttes, la carrière, l'action politique. On peut refuser mordicus de poser sa candidature pour un siège quelconque, que ce soit le fauteuil de conseiller d'Etat ou le tabouret de taupier. Mais ne pas rechercher ou ne pas aimer une chose, ce n'est point la mépriser. Or, M. Rodzet méprise, M. Rodzet est « au-dessus de tout cela. » M. Rodzet se croit un sage. Vous me direz que lorsqu'on méprise, tout au moins serait-il intelligent et correct de savoir pourquoi l'on méprise.

Hélas! M. Rodzet n'en sait rien. Son mépris n'a pas de sens. Il fait le fier et le superfin. Il déclare se soucier autant des radicaux que des conservateurs, des conservateurs que des socialistes (il dit: sociaux), des socialistes que de Colin-Tampon.

— Prenez les uns! Prenez les autres, c'est tout ma mère m'a fait, affirme-t-il avec un mouvement d'épaules.

Mais, au fond, il entend profiter, et le plus largement possible, de la sécurité, des bienfaits et des douceurs que la loi lui procure, et il sait fort bien vitupérer contre le régime au pouvoir si celui-ci augmente les impôts. Cependant, s'il récrimine, ce n'est qu'en termes spéciaux qui doivent contribuer à la soutenance de sa thèse

coutumière. Et la kyrielle des qualificatifs s'écoule de rechef en l'honneur des gouvernants: propres à rien, gaspilleurs-goinfres, etc., pour aboutir à l'éternelle et sempiternelle conclusion: « Voilà vos hommes politiques! »

Mais, si quelqu'un, timidement, objecte: « Dites donc, vous, qui critiquez si justement nos édiles, pourquoi ne brigueriez-vous pas un siège au Grand Conseil? Vos idées y seraient utiles, sans doute! »

C'est alors l'indignation virulente. Comment, oser proposer à M. Georges Rodzet une pareille ignominie? Comment s'imaginer qu'il descendra des hauteurs sereines où le place sa dédaigneuse philosophie pour se mêler aux « mimacs de ces gens ». Il ne veut rien connaître des vulgarités, des bassesses dont se compose inévitablement — selon lui — la vie politique. C'est bon pour le petit peuple des ambitieux, des intriguants. Son génie vise plus haut; il plane; il veut vivre comme s'il n'y avait ni société, ni loi, ni patrie, et il utilise la société, la loi et la patrie. C'est comme ces enfants qui ferment les yeux pour avaler une purge, persuadés qu'elle aura moins de goût.

Dans l'ordre rationnel, une telle prétention serait simplement puérile et M. Rodzet passerait à bon droit comme un doux et inoffensif maniaque. Mais, en y regardant de près, et en dépit des très grands airs, des très grandes phrases et des très grands gestes prodigués par ce philosophe du dédain, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette manie n'est point inoffensive et qu'elle a son but bien déterminé. Tout en affirmant qu'il se place aux points de vue les plus élevés, il laisse voir où le bât le blesse et devine la parfaite exiguité de sa pensée. D'un instinct suffisamment bas, en tous cas des plus médiocres, il s'efforce, ou plutôt il feint de s'efforcer à tirer un système qui trahit une ambition égoïste, mesquine, née de sa seule vanité. Avec des faveurs, il n'est pas de gouvernement qui n'obtienne son appui. Un jour vous apprendrez avec étonnement que M. Georges Rodzet a été nommé à une sinécure. Vous vous en indignerez. Vous croirez à une erreur. Vous manifesterez devant lui-même votre déconvenue. Ne pensez pas qu'il se troublera. Il sourit. Et si vous insistez, si vous lui faites observer que cette nomination inattendue pourrait laisser supposer son ralliement à un parti quelconque, sa conversion à droite ou à gauche, son classement enfin, dans une des divisions habituelles des électeurs et des élus:

— Non! non! taisez-vous! C'est de la politique. Je n'en fais pas! Je m'en f...iche!

Et il sourit encore; vilain sourire; mentalité peu louable; philosophie de clown.

LE PÈRE GRISE.

Au tribunal. — Votre profession? questionne le président.

— Touriste.

— Comment, touriste?...

— Mais oui: je fais des tours dans les foires.

*

Le président. — Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

— Non, mon président; faites pour moi comme si c'était pour vous!

A PROPOS DE GAMBETTA

Sous le titre de *Oncora ion*, le *Conteur* du 24 avril dernier, parlant de Gambetta, dit que le grand tribun était borgne, mais que peu de personnes remarquèrent son infirmité, tant son globe de verre était bien imité.

Voici une autre cloche, tirée d'un ouvrage de *Loréan de Larchey*:

« Comme les souverains dont il ne voulait plus, Gambetta eut ses flatteurs. On s'en aperçut bien le jour où il se fit mettre un œil artifi-